

Mon grand-père Ferdinando

J'étais assis à mon bureau depuis le matin — une façon de faire ce que je voulais, non ce que je devais. Une façon de rester heureux à l'intérieur d'un monde dont la durée de permanence n'a pas encore été déterminée.

Entre la lecture d'un livre, un article sur le web, l'appel d'un ami, le facteur qui sonne, et ma femme qui m'invite à venir à la voiture chercher les sacs de courses — il y a beaucoup de centres d'appels qui tiennent à me téléphoner. Et je les surprends, parce que je déplace leur demande sur le terrain de la motivation. Quand je leur dis que je suis pauvre, ils ont pitié de moi. Les femmes voudraient faire quelque chose pour moi — mais elles ignorent que j'ai été éduqué à prendre sans vendre. Une leçon d'université donnée par un homme qui n'avait qu'un diplôme d'études secondaires.

Et au milieu de tout cela il y a la musique — la musique de New York, de Manhattan, anglophone — puis on passe à la musique de mes années, et l'on conclut avec les classiques : Mozart, Chopin, Vivaldi et Beethoven. Puis on trouve la paix avec les compositions du Maestro Ennio Morricone.

C'est à l'intérieur d'un de ces morceaux que j'ai rencontré aujourd'hui la mandoline — l'instrument préféré de mon grand-père. Il en a reçu une à l'âge de six ans et a appris à en jouer à l'oreille pendant plus de quatre-vingt-dix ans, sans étudier la musique ni acheter de cours sur Amazon. Sa seule passion, c'étaient les sérénades qu'il donnait pour les femmes — y compris celles faites sur commande.

Une vie, celle de la famille Frega, où la matière première n'a jamais été l'argent — seulement le plaisir de faire ce pour quoi nous sommes nés : ne pas être oubliés.

Nando

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com